

**UNE VICTOIRE À L'ARRACHÉ,
TRAJECTOIRE D'UNE IMMIGRÉE**

— Témoignage —

RÉCIT

**UNE VICTOIRE À
L'ARRACHÉ,
TRAJECTOIRE D'UNE
IMMIGRÉE**

Alice STAGNETTO ONANA

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droits. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : Alice STAGNETTO ONANA

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-381020-18-1

NOTE PRELIMINAIRE

Les propos tenus dans cet ouvrage sont le résultat d'une réflexion de l'Auteur et ne reflètent en aucun cas une généralité, une réalité ou une prise de position de l'Éditeur.



Voyage vers ma destinée ; ayant décidé de prendre du la clé des champs, je suis partie du Cameroun le 22 juillet à 11 h 30 pour arriver France le même jour à 20 h 30. Je réalise à ce moment-là que je n'étais pas attendue à l'aéroport Charles de Gaulle Étoile, pourtant, j'avais averti de la date et l'heure de mon arrivé ; ma copine chez qui je devais loger m'avait fait comprendre qu'elle avait oublié et qu'elle ne s'attendait pas à me voir arriver.

Je n'avais pas l'adresse de son domicile. Elle avait pourtant promis qu'elle viendrait me chercher ! Je me suis retrouvée avec une première déconvenue, qui en augurait tant d'autres... Après avoir déversé sa colère comme si elle venait juste d'apprendre mon arrivée, et qu'elle tombait des nues, elle

m'avait finalement indiqué son adresse et j'avais pris un taxi qui m'avait déposé chez elle. L'accueil était si froid – au point où je me suis demandé dans quel pétrin je m'étais fourrée –, en même temps je pouvais comprendre parce que j'étais face à cette réalité qu'elle avait toujours dissimulée en laissant entendre qu'elle avait réussi, qu'elle vivait avec un monsieur très riche et qu'elle n'était plus dans le besoin financièrement parlant.

J'étais, malgré tout, admirative de sa petite vie, chaque fois qu'elle me racontait ses problèmes, je la rassurais, en lui disant que *« l'essentiel c'est d'avoir un toit »*, le reste n'était que partie remise. Je me souviens également qu'elle affirmait que mon niveau d'études était élevé ce qui était vrai d'ailleurs, elle disait :

— Tu as plus de chance et de prédisposition pour réussir et surtout de mener un projet à son terme comme à ton habitude.

Mon but n'était pas de m'installer à l'étranger, mais d'aller chercher fortune pour revenir quelques années plus tard, avec de défis et des projets pleins la tête. Au fond de moi, je pensais que le retour était devenu impossible. Mon projet était de me rendre aux États-Unis, le rêve américain, mais mon plan avait échoué parce que je n'avais pas pu obtenir le visa de deux semaines depuis le Cameroun : une fois hors du territoire, il était assez difficile de faire une demande, étant donné que

Une victoire à l'arraché, trajectoire d'une immigrée

celui de la France était temporaire et qu'il allait expirer quelques mois plus tard.

Le visa de la France était néanmoins plus long et pouvait couvrir celui des États-Unis, je me suis résignée à rester en France, même si les opportunités n'étaient pas identiques selon ce que je croyais. L'essentiel était de me projeter pour donner un sens à ma vie, bref, tout recommencer.

Le vendredi et le samedi soir, j'allais chanter une semaine sur deux au « Rubis », une boîte de nuit qui était située pas très loin du métro « Porte de Clignancourt ».

J'habitais toujours chez cette amie qui était arrivée quatre ans auparavant, dans un studio de quinze mètres carrés ; elle, son bébé, son copain et moi, une promiscuité difficile à tenir. Cette amie éprouvait une gêne par rapport à cette situation qui devenait intenable ; apparemment, son copain ne souhaitait plus me voir à son domicile. Lorsque ma copine allait faire les tresses aux domiciles de ses clientes, je gardais son bébé qui s'attachait à moi, lorsque ma copine revenait de son travail, la petite venait me voir ça lui était insupportable.

Je devais débarrasser le plancher le plus vite possible ; n'ayant pas où aller, j'avais le choix... soit d'aller dans la rue, soit de retourner au pays. Je me souviens également qu'elle m'avait dit :

— Moi, quand je pars d'un endroit, je n'y reviens plus.

J'avais compris le message. Elle voulait dire qu'une fois partie, ce n'était plus la peine de revenir. Elle croyait que je n'avais pas percuté ce qu'elle considérait comme un scoop, alors que pour moi, c'était normal, parce que je n'ai pas pour habitude non plus de faire marche arrière. J'avance, peu importe la situation, comme un taureau. C'est le prix à payer, pour sortir d'une situation et envisager les perspectives d'avenir ; sur le coup, je lui en ai tenu rigueur, mais quelques années plus tard, j'avoue, malgré les chemins chaotiques, je ne peux que lui dire merci, car qui ne risque rien n'a rien.

*

Dans mon malheur, j'ai fait la connaissance de l'homme qui allait devenir mon mari : il sortait d'un divorce et voulait avoir une relation durable. Face au problème de l'expiration du visa qui se profilait, il n'avait pas d'objection pour le mariage, surtout que nous avions la volonté de vivre ensemble. Cette envie était plus forte, contrairement au mariage blanc qui est souvent motivé par de l'argent pour les uns ou l'obtention des papiers pour les autres ; cette situation a eu pour but de raccourcir nos fiançailles.

Un peu comme si tout doit être calculé, codifié, alors que les choses doivent se faire naturellement,